

CHANSONS VULGAIRES OU AIR DU TEMPS ?

Un groupe québécois de hip hop fait dans l'hypersexualisation

L'album d'Omnikrom *FM2: 24 pouces glacés*

Mercredi 14 juin 2006, Louise Leduc, La Presse

Ce texte s'adresse à un public adulte et averti. Veuillez refilez le cahier des sports aux plus jeunes. Dimanche, 19h. Sur une scène extérieure des FrancoFolies, Omnikrom, groupe de hip hop québécois, fredonne: «Si t'es gentille, tu te lèves avec mon dick dans ton bec», «Pouliche, lèche-moi», «J'ai taché tes draps, désolé, je visais ton visage».

Manifestation artistique ou pure vulgarité? «Parler ainsi des femmes, ça fait partie de la culture hip hop, sauf que là, c'est en français et que l'on comprend bien les paroles», résume Marie-Ève Boisvert, relationniste de presse aux FrancoFolies. En effet. Ici, les «bitchs» des rappers américains ont été remplacés par des «pouliches». À en juger par les remerciements du CD, on comprend que «pouliches» prend aussi le sens de «copine, blonde». Louis-Philippe Jeanbart, gardien de sécurité chez Archambault Musique de jour et l'un des trois membres montréalais de Omnikrom de soir, dit que ses paroles n'ont rien de sexiste, que tout cela n'est que de «l'entertainment» à prendre au second degré.

Et quel est ce second degré? «On parle de l'imaginaire des gars, de ce à quoi pensent souvent les gars», répond Jeanbart dont le groupe chantait dans un précédent album: «J'ai mis mon doigt dans ton cul, en veux-tu?» On aime ou on aime pas. «Moi, j'adore Omnikrom! J'aime leur musique, ils me font beaucoup rire, et ils incarnent parfaitement la tendance mondiale en hip hop», dit Laurent Saulnier, vice-président à la programmation des FrancoFolies, événement qui reçoit 1,6 million en subventions.

Mais jusqu'où va la liberté artistique accordée aux groupes présentés aux FrancoFolies? Un groupe qui ne parlerait pas des femmes, mais qui serait plutôt raciste, y aurait-il sa place? «Pour nous, il ne s'agit pas de racisme ou de sexisme, il s'agit de rendre compte d'une diversité musicale, dit Laurent Saulnier. Ceci étant dit, nous ne mettrions pas à l'affiche des musiciens qui inciteraient à la violence.» «Dans 25 ans, si j'avais à expliquer à des gens à quoi ressemblait notre époque et notre culture, je donnerais Omnikrom comme exemple typique, dit Alexandre Courteau, animateur à Radio-Canada de l'émission radiophonique de musique underground *Bande à part*. Omnikrom incarne parfaitement cette ère du vide et de la pornographie, qui est aussi celle de l'hypersexuelle Madonna.»

M. Courteau le dit tout de go: «Omnikrom est vulgaire, et c'est bien dommage. Parce que sans cette vulgarité, le CD *FM2: 24 pouces glacés*, musicalement très fort, aurait marqué un moment important de la scène hip hop québécoise».

Le point de vue d'une sexologue

La sexologue Jocelyne Robert, elle, ne voit que de la «propagande sexuelle haineuse» dans le hip hop en général, et en particulier dans cet autre groupe québécois, Black Tabous qui chante: «God Bless the topless, écarte-toi les fesses, si t'es une bonne chienne, ma slaquer ta laisse» et «envoie la féministe, viens ici j'vas t'percer».

Justement, qu'en pensent les féministes? Chantal Maillé, professeur en études des femmes à Concordia, trouve que ce procès fait aux rappers par des personnes en mal de «vedettariat médiatique» est un peu trop facile. «C'est dans l'air du temps, on accorde beaucoup d'attention ces temps-ci à tous ceux qui dénoncent ceci ou cela au nom de la bonne morale», dit Mme Maillé.

Elle-même se réclame davantage de la féministe noire américaine Bell Hooks, selon laquelle les textes des rappers américains sont effectivement condamnables, mais pas davantage que le sexisme rampant de cette société dont ils sont le miroir. «Les Noirs ont compris que la provocation était la seule carte qu'on leur laissait et ils ont su se positionner dans un marché capitaliste fait de mâles blancs qui en redemandent», croit Chantal Maillé. Par cette démonisation du rap et du hip hop, on dénigre en fait selon elle cet aspect de la culture noire, qui n'est pas plus inacceptable à son avis «que certains classiques de la littérature érotique que l'on enseigne au cégep». Francine Pelletier, documentariste, journaliste et féministe de la première heure, note d'emblée que les féministes ne veulent plus être fatigantes, mais que parfois, «ça s'impose».

L'argument voulant que ce type de musique ne fait que rendre compte d'une tendance sociale ne tient pas, dit-elle. «Il y a 30 ans, la société traitait la femme en boniche, mais ce n'était pas acceptable pour autant.» Le fait que le hip hop soit en quelque sorte la voix rocailleuse d'une misère sociale ghettoisée n'excuse rien non plus. «C'est le syndrome de l'ouvrier maltraité par son patron le jour et qui, malheureux, bat sa femme le soir venu. Ce genre de justification ne tient pas.»

En résumé, dit-elle, tout ça «a quelque chose de profondément déprimant et triste».

Ici et ailleurs

Le débat est loin d'être exclusif au Québec. En France, un député a poursuivi pour «diffusion de message violent, pornographique ou contraire à la dignité, accessible à un mineur» le rapper Richard Makela, alias Monsieur R. «La France est une garce, n'oublie pas de la baiser jusqu'à l'épuiser, comme une salope faut la traiter, mec.» Le rapper Monsieur R plaide la liberté d'expression; la partie adverse, la protection des jeunes auxquels cette musique est destinée.

Également, commentaire affiché sur Sisyphe. "Une histoire vécue".
http://sisyphe.org/breve.php3?id_breve=656